

Honoré OVONO OBAME
Inspecteur Pédagogique IPN – Gabon
Président : Ingénierie Educative Gabon



<http://ingenierieeducativegabon.com/>

Téléphone : (+241) 076 28 37 77 / (+241) 066 84 85 60

Fiches pédagogiques

Unité didactique : l'enseignement de l'étude d'un texte argumentatif

Durée de l'activité : 50 minutes

Niveaux : 1^{ère} et Tle

Séquence : Compréhension du texte
--

Fiche 1 : Lecture attentive et itérative

Objectif opérationnel :

A la fin de la séance, l'élève doit être capable de bien lire un texte argumentatif.

Pré-requis :

Quels sont les paramètres d'une bonne lecture ?

- Il y a la diction, le débit, la voix, la perception...

Déroulement :

Support :

Faire la lessive, repasser le linge, préparer les repas, s'occuper des devoirs des enfants, organiser les activités du mercredi, penser à prendre rendez-vous chez le dentiste..., c'est le quotidien des familles. Et, dans la plupart d'entre elles, ce fardeau repose d'abord sur le dos des femmes. Ce sont elles en effet qui assurent toujours 80% des tâches domestiques. Et même si on considère que les femmes qui occupent un emploi, elles en assurent encore près des deux tiers. Une disparité, entre hommes et femmes, qui s'accroît en plus avec le nombre des enfants.

Bien sûr, les hommes participent un peu plus qu'autrefois au travail domestique, mais les progrès restent extrêmement lents : en vingt ans, parmi les actifs occupés, les hommes y ont consacré une minute de plus par jour. A ce rythme-là, et à volume de tâches domestiques égal, il faudrait neuf cents ans pour arriver à la parité. En attendant, les femmes restent les chevilles ouvrières de la maison. C'est sur elles que retombe l'essentiel des difficultés de conciliation entre vie familiale et professionnelle.

Que faire pour modifier la donne ? Il faudrait bien sûr que les hommes acceptent de prendre toute leur part aux tâches domestiques même s'ils ne sont pas les seuls responsables des difficultés à avancer sur cette voie. Une bonne partie du problème réside en effet dans le regard que l'ensemble de la société porte sur la division des rôles familiaux. D'une part, dans nombre d'entreprises, on considère comme normal que les hommes s'investissent à 120% dans leur travail, et on accueille fraîchement les quelques pionniers qui demandent à aménager leur emploi du temps pour aller chercher les enfants à l'école. D'autre part, beaucoup d'entreprises anticipent le retrait partiel de leurs salariées au moment où elles deviennent mère. Une anticipation qui se transforme d'ailleurs souvent en suspicion à l'égard des femmes au moment d'un recrutement.

De plus, l'insuffisance des services collectifs, en particulier en matière de garde d'enfants est un autre facteur de maintien des inégalités de genre dans la sphère familiale. En conséquence, près des deux tiers des enfants de moins de 3 ans sont gardés principalement par un membre de leur famille. Cette situation est d'autant plus défavorable aux familles modestes que les solutions de garde disponibles ont un coût souvent élevé. Ainsi, les femmes desdits milieux, celles qui auraient justement le plus besoin de travailler pour améliorer leur existence, sont fortement incitées à se retirer du marché du travail. Cette incitation est redoublée par le

mécanisme du congé parental. A ce titre, la sécurité sociale verse actuellement jusqu'à 566 euros par mois pendant trois ans aux parents qui décident d'interrompre leur carrière professionnelle pour s'occuper de leurs jeunes enfants.

Néanmoins, comme rien n'est fait pour inciter les pères à prendre un tel congé, ce sont quasi exclusivement les mères qui y ont recours, au risque de s'éloigner durablement du marché du travail et de peiner à s'y réinsérer le moment venu. Au final, le dispositif se transforme en piège surtout pour les femmes qui ont le moins de qualifications à faire valoir. C'est la raison pour laquelle le gouvernement prépare une réforme du congé parental : il pourrait élever le niveau des prestations tout en limitant la durée et en incitant davantage les pères à le prendre.

En outre, la conciliation entre vie professionnelle et vie familiale est encore plus complexe pour les femmes qui élèvent seules leurs enfants. Bien sûr toutes ces femmes ne sont pas dans le même bateau. Les plus qualifiées peuvent s'organiser pour faire garder leurs enfants en payant les services d'une « nounou ». Mais pour les autres, monoparentalité rime souvent avec précarité et pauvreté. De même, une famille, ce sont aussi les grands-parents, voire, du fait de l'allongement de la vie, des arrière-grands-parents. Et quand se font jour les premiers signes de la dépendance, ce sont encore une fois les femmes qui les prennent en charge dans la plupart des cas.

En définitive, en dépit des progrès réalisés ces dernières décennies en matière d'égalité entre hommes et femmes, celles-ci restent de très loin les premières contributrices aux exigences de la vie familiale. Du berceau au tombeau. Et sans que cela soit reconnu socialement et financièrement.

Thierry PECH, in *Alternatives Economiques*, n° 322, mars 2013, P.P. 61-62

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Une seule lecture suffit-elle pour permettre de révéler les zones de sens d'un texte ?

- Non.

Pourquoi ?

- La première lecture donne des impressions globales à certifier. Ainsi, la deuxième amène à entrer véritablement dans l'exploration dont les niveaux de clarification augmenteront en fonction du nombre de lecture qui suivront, pour atteindre la zone de latence de l'extrait.

Quel est le thème développé par l'extrait ?

- Il s'agit de la femme, de l'injustice faite aux femmes, des difficultés rencontrées par les femmes, d'une société injuste.

Que nous apprend le locuteur à ce sujet (Quel est sa position ou sa thèse?)?

- Le locuteur s'insurge contre les situations d'injustice que vivent les femmes dans une société plus phallocratique.

A quels niveaux apparaissent-elles précisément?

- Elles sont perceptibles dans la vie familiale, où la femme a plus de charges que l'homme, et dans la vie professionnelle, où leur situation les éloigne de l'emploi.

Pouvons-nous relever certains éléments qui articulent le texte ?

- Oui, nous avons le connecteur « de plus », qui laisse sous-entendre un « d'abord » précédent ; puis, il y a « néanmoins » et « en définitive », qui est une formule conclusive.

Que révèlent ces trois connecteurs ?

- Ils révèlent la structuration logique du texte, induisant même le raisonnement (« de plus » fait penser à une énumération linéaire des arguments, ici ; alors que « néanmoins » renvoient à la concession, et « en définitive » introduit la conclusion)

Sur quels éléments précis nous sommes appuyés pour extraire le thème et la thèse ?

- Les réseaux lexicaux les plus importants.;

Ces éléments, parmi d'autres, permettent donc de bien comprendre les grandes orientations du fragment.

Pour bien lire un texte argumentatif, que faut-il finalement faire ?

Formalisation :

Pour bien entrer dans un texte argumentatif, il faut d'abord bien le lire. Il s'agit de le parcourir dans un premier temps pour prendre conscience de façon naïve de son contenu. Ensuite, on le relit une deuxième et une troisième fois au moins, en tenant compte de tous les éléments qui le composent pour détecter provisoirement ses constituantes formelles (articulateurs, champs lexicaux prégnants, figures de rhétorique significatifs, ponctuation suggestive...). A la suite de cela on procède à la mise en relation provisoire des éléments du fragment, tout en cherchant à en révéler les sous-entendus (thème, thèse, connecteurs principaux et leur valeur, pour déduire la progression logique, voire le type ou les types de raisonnement. Ici, la ponctuation joue un rôle très important.

Exercice d'application :

Lecture et analyse rapide d'un court extrait¹.

Le vocabulaire utilisé pour rendre compte des complications rencontrées par un enfant tout au long de son développement s'est profondément modifié ces dernières années. Les termes techniques tendent à remplacer les mots profanes. Même et surtout à l'école. Par exemple, un enfant n'est plus timide, il présente des signes d'inhibition. On ne dit plus qu'il est timoré mais qu'il fait preuve de tendances phobiques. Il n'est plus décrit comme un agité, il se montre hyperkinétique. Ainsi a-t-on banni le terme de maladresse pour ne plus parler que de difficultés psychomotrices. Les parents en sont-ils plus éclairés pour autant ? Quel rôle joue la psychomotricité dans l'équilibre intellectuel de l'enfant d'âge préscolaire ou scolaire ?

Chez le bébé, le développement psychomoteur concerne à la fois les fonctions motrices et psychiques qui le rendent possible. La façon dont il accède à ces activités fondamentales que constituent la préhension, la station debout, la marche, le sourire... est le seul critère dont on dispose pour évaluer son niveau de croissance. Ces « événements » lui permettent d'agir sur lui-même et sur le monde, par l'intermédiaire des objets qu'il manipule et de l'entourage qu'il séduit par ses gestes, ses mimiques et ses rissettes. Et dont il obtient des satisfactions en retour. Puis apparaissent le langage et la fonction symbolique. Tout se passe comme si la motricité passait au second plan.

Certes, le développement psychomoteur se dissocie de l'évolution intellectuelle à partir de sept ans, mais il demeure un facteur d'adaptation aux conditions scolaires pendant une grande partie du primaire. Si cette « intelligence » du corps ne se développe pas toujours harmonieusement, si l'enfant semble gêné par la réalisation de certaines tâches mettant en jeu la dextérité, la souplesse, la vitesse, le dosage de la force, l'exactitude, la coordination fine des mouvements simultanés et symétriques – en particulier dans le domaine de l'écriture, - on peut être amené à lui proposer une thérapie par le corps

Réinvestissement :

Lire à la maison l'extrait suivant et chercher à le comprendre.

On ne le dira jamais assez, la jeunesse représente l'avenir d'un pays. C'est elle qui, le moment venu, sera chargée de conduire ou d'animer la vie politique, économique, sociale et

¹ Texte plus indiqué pour les séries scientifiques.

culturelle et de ce fait, pérenniser, voire bonifier l'héritage légué par leurs aînés. Mais que peut-on attendre d'une jeunesse de plus en plus encline au tabac, à l'alcool et à la drogue ?

Aujourd'hui, la vie et l'avenir de nos jeunes sont menacés par un nouveau phénomène : le « Kobolo ». A Libreville comme à l'intérieur du pays, dans les rues et les écoles, dans les bars et les marchés, nombreux sont ces jeunes qui vantent, vendent et consomment ces comprimés prohibés dont l'efficacité morbide est avérée.

Il est vrai que les difficultés socio-économiques, la démission des parents et le caractère pervers du réseau télématique internet pourraient expliquer en partie l'apparition et la profusion de ce phénomène. Mais ceci ne saurait justifier de pareilles déviations, au vu des multiples méfaits qui en découlent.

En effet, le « Kobolo » détériore tout d'abord la santé de nos enfants. Fabriqué dans des laboratoires étrangers clandestins et issu d'une alchimie à base du Tramadol, ce produit a des effets nocifs évidents sur certains organes tels que le cœur, la peau ou le cerveau. L'avis d'un médecin que nous avons rencontré est, à ce titre, sans équivoque : « *la consommation délibérée, répétitive et excessive du « Kobolo » peut entraîner chez les jeunes les démangeaisons, la somnolence, le sommeil profond, les hallucinations, le coma, la démence et même la mort.* » C'est le cas il y a quelques semaines, de trois adolescents habitant le quartier Kinguélé, et qui sont passés de vie à trépas après avoir ingurgité ledit produit à forte dose. Tout comme cette étudiante de l'Université des Sciences de l'Organisation qui est tombée en syncope l'année dernière, après avoir bu un verre de jus dans lequel ses condisciples avaient mis, à son insu, du « Kobolo ».

De plus, la consommation de cette substance entraîne l'échec scolaire chez les élèves. Cela se caractérise à l'école par une extrême fatigue, la somnolence, l'apathie, l'inattention et l'absentéisme. Pis, à la sortie des cours, semblables à un essaim d'abeilles, ces adolescents prennent d'assaut les bars environnants où, ivres et complètement « kobolisés », ils se trémoussent en tenue scolaire au rythme frénétique et tonitruant du « coupé décalé », de la « classique » et de la « ntcham ». Au grand dam des autres clients médusés. Le comble, c'est que, telle une roue qui tourne, ces « artistes » recommencent de plus belle, sans se soucier de l'essentiel : leurs études. Savent-ils enfin, qu'ils risquent de finir en prison et hypothéquer leur avenir ? Ignorent-ils les espoirs placés en eux par leurs familles et par la nation toute entière, surtout dans ce monde hautement concurrentiel ? Pourtant il n'est pas rare de voir dans les journaux ou à la télévision, des arrestations de nombreux jeunes, mais aussi d'adultes, du fait de la vente ou de la consommation de cette substance.

Fort heureusement, plusieurs jeunes, conscients et avisés, échappent à ce phénomène en refusant, nonobstant la tentation, de consommer ces comprimés illicites et toxiques, à la fois pour le corps et l'esprit. Ils s'adonnent à leurs études et aux loisirs vertueux comme le sport, les arts martiaux, le scrabble ou le Songo.

Que faire ? S'interroge-t-on souvent. Une seule chose : agir. Agir dans les familles, c'est contrôler les fréquentations des enfants et interdire les sorties nocturnes et ceux aux motifs peu clairs. Agir dans les écoles, c'est fouiller systématiquement les cartables des apprenants et organiser, par le biais des psychologues et des assistantes sociales, des campagnes de sensibilisation dans les salles de classe. Agir dans les marchés et les postes frontières, c'est démanteler les réseaux de distribution et mettre hors d'état de nuire les trafiquants véreux. Agir dans les médias, c'est programmer des débats télévisés ou des émissions éducatives en rapport avec cette problématique plus que préoccupante.

Ainsi, ce n'est qu'en créant une véritable synergie, en mutualisant nos efforts, que ce fléau pourra être éradiqué pour le bien de tous.

Christian BOUSSOUGOU WANA, *L'Union*, n°12675, 16 mars 2018.

Fiche 2 : Regard para textuel

Objectifs opérationnels

A la fin de la séance, l'élève doit être capable d'examiner le para texte d'un extrait et de l'exploiter.

Pré-requis :

Définition du para texte et identification des éléments constitutifs.

-

Ce sont les éléments qui sont autour du texte. On peut y relever le titre, le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, la maison d'édition, l'année et/ou le lieu de publication, le chapeau...

Déroulement :

Support :

L'Afrique s'effondre

Si on veut analyser le phénomène de la fête des amoureux appelée Saint Valentin, qui fait effet de boule de neige d'année en année (...), il faut partir d'un triple constat : d'abord la colonisation, ensuite la néo colonisation et enfin la mondialisation.

Nous avons un ensemble d'espaces par lequel le colonisateur est passé pour consolider sa présence surtout culturelle. Il faut voir que dans le modèle de la colonisation française le type d'administration utilisé est l'administration directe. Laquelle consistait non seulement à exploiter les colonies sur le plan économique, mais aussi à les asservir sur le plan culturel.

Donc, c'est toute la politique d'assimilation qui a été développée par l'administrateur dont l'objectif était de mieux exploiter les colonies par une économie de traite, mais en faisant en sorte que les colonisés acceptent leur situation de dominés et finissent par s'identifier à l'occidental. Il y a alors eu un travail en profondeur effectué par le colonisateur qui consistait à déculturer les colonisés et à les amener progressivement à épouser le modèle culturel occidental. Aujourd'hui, cette situation d'assimilation se constate à deux niveaux dans la conduite des jeunes : et dans le discours et dans l'attitude.

D'abord, (chez nous), non seulement on parle français, mais on s'échine à le parler à la manière des Français. Jean Paul Sartre disait : « entre les colonisés, le colon s'est engagé pour être l'éternel médiateur. Et comme les mots sont des idées, quand le nègre déclare en français qu'il rejette la culture française, il prend d'une main ce qu'il rejette de l'autre. (...). On ne peut pas dire en français qu'on n'aime pas la culture française parce que ce serait une contradiction. » Voilà le paradoxe dans lequel on s'est installé qui fait que du point de vue discursif, on a une manière de parler qui montre un mimétisme absolu par rapport à un modèle occidental particulièrement français.

Ensuite, d'un point de vue attitudinal, il y a l'accoutrement, la conception de la famille, la conception des liens individuels. En conséquence, on se rend compte qu'on est complètement configuré par rapport au modèle français. Ainsi, on est noir que par son épiderme (si on ne s'emploie pas à le dépigmenter) alors qu'en réalité on est profondément blanc à travers nos schèmes de pensée et notre manière de vivre. C'est cela que Frantz Fanon appelait « peau noire, masque blanc ». On est donc arrivé à cette situation où on imite tout ce que font les Blancs sans utiliser une moindre stratégie de censure.

Et voilà la Saint Valentin, où il est question de l'amour. Celui-ci était tabou chez nous, toutes les considérations sexuelles étaient (...) enveloppées d'un voile pudique, au point qu'à l'intérieur de la concession les époux devaient plus ou moins donner l'impression qu'ils

étaient éloignés l'un de l'autre. En sus, ils ne devaient montrer aucun acte public susceptible de trahir qu'il y a des relations de sexualité qui les lient. Mais aujourd'hui, on se rend compte que cette enveloppe de pudeur et de retenue, cet ensemble de tabous et cette matrice normative qui régulaient la gestion du sexe s'effiloquent et disparaissent progressivement pour céder la place à un modèle occidental plus libéral.

Ce libéralisme attitudinal fait que les (gens) célèbrent au vu et au su, ce qu'ils appellent la fête des amoureux et par voie de conséquence ne sont plus respectueux d'un certain nombre de règles qui jusque-là, ont sous-tendu le fonctionnement de la vie sexuelle et des relations intimes entre les individus dans nos sociétés. Voilà ce qui fait que de plus en plus la Saint Valentin se développe chez nous comme en Occident. Et, ainsi, pour célébrer cette soi-disant fête des amoureux, on donne comme présent un bouquet de fleur à l'instar des Occidentaux. Ainsi, on se trouve tenaillé dans le piège du modèle occidental en nous départant de plus en plus de nos valeurs culturelles traditionnelles.

Chinua Achebe n'a pas tort en disant que le monde s'effondre. En réalité, c'est notre culture qui disparaît progressivement pour céder la place au modèle culturel occidental, qui est devenu le modèle dominant de référence. Voilà ce qui fait que la Saint Valentin, comme tout autre modèle à résonance culturelle occidentale est en train de se développer chez les jeunes.

Djiby Diakhate

Interview accordée à Serigne Saliou Gueye dans MATALANA, le temps de l'Afrique, n° 07

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Le texte en examen comporte –t-il des indications para textuelles ?

- Oui.

Quelles sont ces éléments ?

- Il y a le titre du fragment, le nom de l'auteur, le nom de celui qui avait recueilli les informations, le titre du journal et le numéro de parution.

Sur quoi portent ces allusions globalement ?

-Elles portent sur les circonstances relatives à la production de ces extraits.

Quel en est l'intérêt?

-Ces éléments orientent la compréhension du texte. Ils donnent déjà la thématique centrale et les circonstances qui entourent la publication ou l'édition. Ils éclairent, d'une certaine manière, certains aspects de la page.

En quoi doit-on y accorder un intérêt pour l'analyse d'un texte ?

-On doit en tenir compte parce qu'ils situent de façon générale par rapport aux enjeux et aux circonstances de l'extrait. Ils peuvent éviter les contresens dans la compréhension.

Formalisation :

Le para texte renvoie aux différentes indications qui entourent le texte. Il en est ainsi du titre, du chapeau, du titre de l'œuvre d'où il est extrait, de l'année de publication, de l'édition, de la collection ou même de toutes les notes explicatives qui peuvent accompagner le texte. Ces différents éléments situent le fragment et permettent de mieux le comprendre. L'élève doit nécessairement s'y intéresser.

Exercice d'application :

Examiner les orientations para textuelles de l'extrait suivant.

La langue des SMS (Short Message System) est en passe de gagner ses lettres de noblesse : des livres lui sont consacrés, des articles en parlent dans la grande presse, des émissions de radio s'intéressent à elle, des dictionnaires d'un nouveau genre sont édités, les linguistes et les observateurs la regardent, amusés.

Mais des voix s'élèvent : « Où va notre français ?, « Bravo, l'ortographe fonétique ! », « Bientôt, notre langue va disparaître ! »

Alors quoi, ces alertes sont-elles fondées ? Allons-nous finir tous par employer les petits « smiels » ? Sera-t-il bientôt ringard d'écrire « A bientôt » au lieu de AB11 TO, « qui es-tu », à la place de T KI ? pas de panique, nous dit-on ; l'écriture des SMS est utilisée dans le cadre d'un type de communication bien défini.

Parmi les raisons évoquées, il y a le fait que chaque message est limité à 160 signes. Il est, disons « normal » que les expéditeurs aient cherché à réduire le nombre de signes. N'oublions pas l'exemple du télégramme qui avait engendré un type de comportement assez semblable puisque le prix des télégrammes dépendait du nombre de mots. Il s'agira donc d'un « niveau de langue ». Par ailleurs, nous n'utilisons pas le même langage pour nous adresser à nos amis, au percepteur des impôts ou à notre grand-mère, etc.

Quelques faits troublants viennent cependant apporter de l'eau au moulin des détracteurs de ce type de langage fait de mots amputés ou traduits phonétiquement. Premièrement, l'utilisation que la publicité fait de ce langage. En le sortant de son cadre et en affichant ainsi sur les murs de nos villes, ne lui donne-t-elle pas une certaine légitimité aux yeux des jeunes ?

Deuxièmement, en renommant « Bozar » les activités culturelles du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, les responsables de cette vénérable institution ne jouent-ils pas un jeu dangereux, au-delà de la farce et de la dérision ? Le langage phonétique va-t-il s'imposer peu à peu ? Certes, il y avait déjà eu Queneau et sa Zazie qui n'hésitait pas à demander Kipudonktan ? Mais nous nous trouvons là dans un autre registre et ces expressions, si elles ont amusé des générations de potaches, ne sont pas passées dans le langage courant.

Et enfin, signalons, pour être complet, qu'une étudiante française a osé franchir la barrière des niveaux de langue en remettant à son professeur de français une dissertation en langage SMS... « KO :-rié vs fé a sa place ? »

Henri LANDROIT, « Français 2000 » (revue), n° 187-188.

Réinvestissement :

Faire le même exercice en vous appuyant sur le texte qui suit.

Une aberration

Ça a commencé par des moutons. Les moutons, c'est bien commode : ça se ressemble déjà avant d'être cloné. Et puis, ça bêle à l'unisson. L'homme, lui, hurle avec les loups. Après s'être proclamé animal supérieur, il reconnaît qu'il est fait pour vivre en groupe, mais il met plus bas que terre l'instinct grégaire. Il en devient injuste avec les moutons : le mouton est le seul animal qui sache transformer les fils barbelés en guirlandes quand il y abandonne quelques bouquets de laine. Qu'importe ! L'homme ne pense le mouton que par le troupeau : alors, Dolly ne le dérange pas puisque, précisément, elle a la même tête que ses congénères. Qu'elle soit « identique » à l'un d'eux n'a aucune importance : chacun ressemble à tout le monde. (Pourvu qu'aucun berger professionnel ne lise ces lignes !) Avec Dolly, le visage du clonage reste serein. Que son destin soit scellé n'est pas une anomalie au sein de la gent

moutonnaire². D'ailleurs, la célébrité ne lui a pas tourné la tête : elle n'a accepté que peu de photographies et s'est contentée, au cours de ses rares interviews, d'émettre la monosyllabe favori de son espèce. Dolly est, avant tout, rassurante.

Si elle était une jeune humaine, on serait glacé d'effroi ! Du moins, à en croire certains gardiens jaloux du caractère divin de la nature humaine³. (...) Je ne sais pas pourquoi j'existe, sinon pour mourir. L'absurde de cette situation m'est insupportable. Il faut bien que tout cela ait un sens, il faut bien qu'après la mort...je parie ! Oui, je parie que je suis la créature d'un créateur. Tout-puissant, il a tout créé. Mais moi, il m'a réservé un traitement de faveur : il m'a créé « à son image ». Dans ces conditions, je suis une créature heureuse de l'être.

Dès lors, si je me fais cloneur, je créé – à mon image. Je me fais créateur. Ma créature sera le cloné du cloneur. Et si mon cloné clone, serai-je l'arrière-créateur d'une ribambelle de petites créatures ? Auxquelles je demanderai, pour essayer de m'y retrouver : « *Avez-vous un numéro de clone ?* » parce que le nom ne suffira plus : créées à mon image, elles me riront au nez en brailant : « Dupont, Dupont toujours recommencé ! » Elles n'auront même pas eu la décence d'attendre ma mort pour s'emparer de moi. De son côté, Dieu sera devenu un chômeur de longue durée, puisque sa créature créera à sa place. J'y pense : si j'ai eu des enfants avant d'avoir des clones, mes clones et mes enfants feront-ils bon ménage ?(...)

Du calme ! Ces spectacles navrants n'auront sans doute pas lieu. Croire que mon clone sera ma copie conforme est une erreur. Penser qu'un « moi bis » est possible reviendrait à envisager que la vie autorise un deuxième essai, une sorte de session de rattrapage...du temps perdu. Disons, du temps passé. C'est là le malentendu. L'illusion clonique.

Daniel ROCHER, avocat au barreau de Paris, *Libération*, 5 février 1998.

Fiche 3 : Impressions générales et repérages

Objectifs opérationnels :

A la fin de la séance, l'élève doit être capable de dégager les impressions générales d'une page et les repérages centraux.

Pré requis :

A quoi peuvent faire allusion les impressions sur un texte et à quoi renvoie le repérage ?

- Les impressions font allusion aux sentiments suscités au premier abord et les indices textuels font partie du repérage, comme éléments de preuve.

Déroulement :

Support :

Télématique, privatique, bureautique, interactivité, fibre optique...Interface, vidéodisque, lecture laser, hologramme... Quand la langue bouge, la société bouge. Depuis quelques années, la multiplication des moyens techniques de communication et de traitement de l'information suscite une redéfinition rapide des modes de relation sociale, dans le travail ou dans le loisir. Ce phénomène, nous ne le nommons pas, parce que, précisément, il est en train de s'accomplir, et que chercher à l'identifier en un mot serait prétendre le saisir. Il recouvre une confluence d'évolutions techniques : l'informatique, où les matériels deviennent plus

² Tous les moutons ont le même destin, c'est évident.

³ Tous ceux qui défendent l'idée que l'homme a été créé par Dieu à son image.

puissants, les programmes précis : les réseaux, où les chaînes (câbles, satellites) suppriment les barrières géographiques et permettent l'instantanéité d'une communication de masse ; l'image, pour laquelle les supports, la prise de vue, l'enregistrement deviennent plus maniables, donc plus souples.

La nature du phénomène est ainsi que les techniques d'origines diversifiées se rejoignent pour s'ajuster les unes aux autres, au point de ne plus faire qu'un seul processus global. Telle l'image de la pieuvre : l'extrémité d'un tentacule semble ponctuellement isolée ; plus l'on remonte vers le centre, plus l'on voit l'unité profonde du réseau de tentacules. Le progrès technique peut se comparer à cette progression de l'extrémité des tentacules vers le centre : l'apparent éclatement des innovations laisse apparaître que les chaînes de découvertes concourent à une fusion. Fusion qui multiplie leur impact : le tout est plus que la somme de ses éléments.

Pieuvre : malaise. Une pieuvre, c'est un monstre, visqueux, peu saisissable, enfoui ; un fantôme du liquide, de l'inconscient. Et le phénomène dont nous parlons, total, protubérant, bouleversant, est vécu par la société sur le mode fantasmatique : de la magie (l'ordinateur peut tout) à la peur (la déshumanisation). Parce qu'il implique une mutation radicale : économiquement – qui dit technique dit industrie – et culturellement. Ce qui est en cause, c'est bien le passage de la galaxie Gutenberg à la galaxie Mac Luhan: d'une civilisation qui privilégie l'expression littéraire et abstraite comme moyen de représentation et de communication à une civilisation où domine l'expression visuelle et sensitive. D'un bouleversement dans les moyens de connaître.

Il n'est pas d'utilisation plus saisissante de cette mutation que le jeu vidéo : parce qu'il est l'objet d'une bataille économique; parce qu'il est au point de convergence de trois axes de développement (informatique, réseaux, vidéo) ; parce qu'on y peut lire plus clairement qu'en aucune autre application les effets de la mutation : dans la gestuelle, dans la psychologie, dans les rêveries mises en œuvre.

Qu'est-ce que le jeu vidéo ? Proposons cette définition : le jeu vidéo est une activité dans laquelle un individu anime les figures générées par un programme informatique et inscrites sur un écran de télévision dans un but de distraction. Cette définition met l'accent sur le sujet humain. En pratique, celui-ci n'a pas l'initiative de l'action ; son activité ludique est commandée par la machine, et c'est sur celle-ci qu'on insiste généralement. L'expression « jeu vidéo » désigne ainsi communément l'objet utilisé comme support de jeu et non le jeu lui-même. Cette ambiguïté exprime l'antagonisme latent entre l'homme et la machine ; elle ne peut être levée que si l'on raisonne en termes d'interaction : le jeu vidéo est à la fois la machine et l'activité par laquelle on met en œuvre.

Hervé KEMPF, *Etudes*, juillet-août 1983.

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Quel univers convoque ce texte ?

- Il s'agit de celui de la technologie ou de la science.

Comment est-il globalement évoqué ?

- Il est évoqué comme étant envahissant.

Relevons dans le texte une image significative de ce que pense le locuteur de la science.

- L'image de la pieuvre, qui relaie l'envahissement et l'impression négative générale.

A partir de ce moment, quelle thèse développe l'extrait ?

- L'auteur soutient la thèse selon laquelle la technologie envahit la vie de l'homme et lui impose un rythme peu intéressant.

Que peut-on en déduire sur sa posture?

- *On peut en déduire qu'il critique la technologie ?*

Finalement, comment faire des repérages centraux dans un texte ?

Formalisation :

Les impressions sont fonction des textes e. Pour parvenir à les dégager, on peut s'appuyer sur la ponctuation, les images, les structures syntaxiques ou lexicales, l'enchaînement des idées, entre autres. A partir de ces impressions se révèle la thèse, voire les sous idées qui vont commander par la suite des repérages précis.

Exercice d'application :

Analyse d'un extrait.

Lorsqu'il y a un siècle le lecteur s'asseyait au coin du feu, les pieds dans les pantoufles, il avait son temps et il lui suffisait de voir sur son journal en tête d'une colonne « A la chambre des Députés... » ou « Au Palais... », pour lire l'article d'un bout à l'autre afin de savoir ce qu'il y avait eu d'important à la Chambre des Députés ou au Palais. L'art des titres n'existait pas. Aujourd'hui nous n'en sommes plus là : le lecteur a ses exigences sur lesquelles nous sommes renseignés par les sondages des Instituts d'opinion publique. Aux Etats-Unis et en Angleterre, beaucoup plus que chez nous, les grands quotidiens font faire des enquêtes pour connaître les types d'articles, de nouvelles ou les collaborateurs que les lecteurs suivent le plus volontiers. Voici en quelques mots, quels en sont les résultats.

La masse des lecteurs – il faut bien parler de masse puisque nous savons maintenant qu'il n'y a pas de presse sans grand tirage – lit le plus volontiers, par ordre de préférence, d'abord les nouvelles relatives aux grands sinistres (inondations, tremblements de terre, etc.) ; viennent tout de suite après ce que nous appellerons les grands faits divers (accidents d'avions, accidents de chemins de fer, etc.) ; ensuite, ou sur le même plan, les crimes et les divorces (dans les pays anglo-saxons, les divorces prennent souvent la place donnée à la France aux comptes rendus de procès d'assises). En d'autres termes, le sang et le sexe, voilà ce que cherche le lecteur. Viennent ensuite les sports. On a vu certains journaux, dont le tirage était médiocre, décider de faire une page sportive et s'en féliciter. C'est seulement bien après que viennent les nouvelles politiques, exception faite, bien entendu, des événements de tout premier ordre comme la mort de Staline, par exemple. Le plus souvent on ne lit que les titres. Quant aux nouvelles scientifiques, n'en parlons pas !

En d'autres termes, nous sommes à une époque où la curiosité du public est encore à un stade primaire. Il semble que les lecteurs demandent à leur quotidien une lecture facile ; il leur faut des titres et des sous-titres pour savoir rapidement ce qui s'est passé, et des illustrations-photos et dessins. La première page de certains journaux n'est plus faite que de titres et d'images.

Nous arrivons ainsi à une question redoutable : la presse populaire est-elle nécessairement vulgaire ? Devons-nous abandonner l'espoir d'avoir une presse d'un certain niveau intellectuel et moral ? Il est difficile de répondre par oui ou par non à cette question, car la presse est le reflet de la société dans laquelle elle paraît. Je ne voudrais pas ici minimiser la responsabilité des journalistes ; elle est grande et même majeure. Les directeurs des journaux ne sont pas des commerçants ordinaires. Les journaux ne sont pas seulement des véhicules d'informations, ils sont aussi des véhicules d'opinions ; ils ont une importance sociale que n'a aucune autre marchandise. Dans ce sens, la responsabilité de tout journaliste qui se respecte doit l'amener à essayer d'élever son public ; sans doute, il lui donnera, dans une certaine mesure et sur un certain ton, de quoi satisfaire sa curiosité, mais il devra en outre chercher à l'éduquer, car la presse est un moyen d'éducation.

Cependant, beaucoup de journalistes à qui l'on fait le reproche d'abêtir le public répondent : « Donnez-nous une autre clientèle ! Ce n'est pas notre faute si les gens se précipitent sur les journaux qui leur offrent des crimes, du sang, etc. Pourquoi les écoles, d'où sortent les lecteurs de journaux, ne forment-elles pas des lecteurs ayant une autre mentalité ? » On ne peut pas blâmer exclusivement les journalistes et les directeurs de journaux. L'effort en vue d'améliorer la mentalité du public doit être demandé à tous, aux écoles, aux églises, à toutes les organisations groupant des élites, aussi bien qu'aux journalistes.

P. DENOYER, *Ce que réclame le lecteur d'aujourd'hui*, in *Aspects de la société française*.

Réinvestissement :

Faire le même travail à la maison avec la page suivante.

On dit aux enfants de ne pas frapper leurs camarades de jeu, ni de les injurier. Ils sont censés s'abstenir de détruire leurs jouets et ce qui appartient à autrui. Jusque-là, tout va bien. Mais que leur reste-t-il comme débouchés pour se libérer de leur violence ? Aussi peu raisonnable que cela puisse paraître, supposez qu'un père ou une mère se trouve en présence d'un acte commis par son enfant: il y a beaucoup de chances pour que le parent gifle l'enfant ou l'accable de reproches, lui prouvant ainsi que la violence est quelque chose de très bien si on est le plus grand et le plus fort et si on l'utilise sous prétexte de l'éliminer. On se sert donc de la violence pour supprimer la violence et, ce faisant, on apprend à l'enfant que les adultes sont incapables de la traiter d'une façon raisonnable et intelligente.

Et pourtant, les mêmes parents, à d'autres moments, soutiendront que le refoulement est le pire traitement que l'on puisse réserver aux instincts. Contrairement à Wertham qui, comme tant d'autres, plaide en faveur de la protection des innocents, pour que, par exemple, ils ne soient pas séduits par les bandes dessinées, je suis convaincu que ni les bandes dessinées ni même la télévision ne séduisent les individus innocents. Il est grand temps que le mythe du péché originel et son contraire, le mythe de l'innocence originelle, soient expédiés au pays des fées. L'innocence n'est ni une qualité innée ni une protection ou une défense utiles; la plupart du temps, elle est un peu plus que l'ignorance, à laquelle on recourt trop souvent pour trouver une (fausse) sécurité. Les publications de bandes dessinées ne peuvent renforcer les tendances délinquantes et apprendre de nouvelles façons asociales d'agir que chez ceux pour qui la délinquance est déjà une disposition structurelle.

La fréquence des images de violence au cinéma et sur les écrans de télévision encourage les accès de violence intempestifs et, en même temps, augmente la peur de la violence, sans aider le spectateur à comprendre sa nature. Nous avons besoin d'apprendre comment nous pourrions adopter des mesures qui nous permettraient de contenir et de contrôler l'énergie nécessaire à la violence pour l'orienter vers des fins plus constructives.

Comme je l'ai dit plus haut, ce qui manque à nos systèmes éducatifs et à nos mass media, c'est l'enseignement et la promotion de « modes satisfaisants de comportement » en ce qui concerne la violence. Mais ce qui est important, ce sont les tendances délinquantes et violentes qui existent en nous et non leur expression dans les bandes dessinées, les films ou à la télévision, ni la question de savoir si les mass media alimentent ces tendances et rendent leur contrôle plus difficile.

Le comportement des enfants et des adolescents, en ce qui concerne la violence, ne fait que refléter le modèle présenté par les adultes. Si ceux-ci n'aimaient pas voir les images violentes, les media n'en offriraient pas avec une telle insistance une si grande variété, et les enfants et les adolescents auraient infiniment moins d'occasions

d'en voir et de se laisser influencer par elles. L'ignorance ne peut pas être un moyen de protection, surtout en matière de violence. J'ai essayé de montrer ailleurs que l'ignorance de la nature de la violence, par exemple par le régime nazi, ne menait pas au bonheur, mais à la mort. Ceux qui, sous le règne de Hitler, et malgré la persécution nazie, voulaient croire à tout prix que les hommes sont bons, et que la violence n'existe que chez les rares pervers, n'ont pas pu se protéger avec efficacité et beaucoup n'ont pas tardé à trouver la mort.

La violence existe, c'est certain, et nous l'avons tous en nous en puissance à notre naissance. Mais nous naissons aussi avec des tendances opposées que nous devons soigneusement entretenir si nous voulons contrebalancer celles qui nous poussent à agir d'une façon destructive. Mais, pour cela, il faut que nous connaissions la nature de l'ennemi, et ce n'est pas en niant son existence que nous y parviendrons.

Séquence : Analyse

Fiche 4 : Exploitation de l'énonciation

Objectif opérationnel :

A la fin de la séance, l'élève doit être capable d'analyser les traces de l'énonciation dans un texte argumentatif.

Pré requis :

Que signifie analyser un texte ?

-Analyser un texte signifie l'examiner pour mettre en lumière ses zones de sens, l'explicitier, le creuser pour en révéler les non-dits, les sous-entendus et les présupposés.

Comment opère-t-on souvent ?

-Pour analyser un texte, on s'appuie sur les indices ou le matériau linguistique qui le structurent, en explorant les idées en soubassement.

Déroulement :

Support

L'espoir pour demain ?

Le gigantisme des cités apporte son cortège de troubles, d'insatisfactions, de contraintes à subir.

Le temps perdu d'abord. Dans les files de voitures immobilisées à touche - touche, que faire d'intéressant ? C'est un véritable esclavage, sauf pour les puissants qui téléphonent de leur voiture, dictent des lettres, presque comme au bureau.

La monotonie et l'ennui ensuite, dus à la répétition des formes dans la construction des immeubles : d'où une banalisation qui est une forme d'esclavage.

Un des fruits amers du gigantisme, c'est la solitude, le rejet. On est beaucoup plus seul dans une grande cité que dans un de nos villages. On se croise dans les rues, par milliers parfois, sans se rencontrer une seule fois. On peut, si l'on vit sans famille, ce qui est le cas de beaucoup, être malade, mourir chez soi, sans que personne le sache. D'où un terrible anonymat dans la vie, dans la souffrance, dans la mort.

Je connais deux femmes seules, âgées, l'une à Paris, l'autre en Bourgogne, à la campagne. Cette dernière vit dans sa petite maison. Son mari est décédé. Ses enfants sont loin et ne viennent parfois qu'à l'occasion des vacances. Elle marche très difficilement, reste toujours chez elle (elle a heureusement la télévision). Pourtant, elle ne se plaint pas, ses voisins passent chaque jour sur la route devant sa porte, ils entrent. Cette chaleur amicale la réchauffe.

La parisienne, dans son petit " deux pièces " du quartier des Archives, est désespérément solitaire. Pratiquement pas de visites. Comme elle perd un peu la tête, ses voisins redoutent qu'elle n'ouvre par mégarde le robinet du gaz ou ne mette le feu. Ils souhaitent presque sa disparition.

Alors, on cherche à parquer les vieillards. Ils passent entre eux la fin de leur existence, sans participation à l'animation quotidienne, tandis qu'au village le vieux reste intégré à la ferme.

On ne les parquait pas, on était habitué à leur présence.

Le gigantisme inhumain rejette les marginaux.

Nous devons à tout prix éviter ce cloisonnement, cette forme de " ségrégation " indigne des civilisés. Déjà des groupements se constituent pour la réinsertion du 3^{ème} et du 4^{ème} âge. Mais la structure de nos grandes villes ne s'y prête guère.

Louis LEPRINCE-RINGUET, *L'espoir pour demain.*

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Quel univers convoque ce texte ?

- *Ce texte évoque la situation regrettable des personnes âgées dans les grandes villes.*

A partir de quels éléments retrouvons la trace de l'énonciateur ?

- Nous avons :

- les indices personnels, « je » et « nous » ;
- l'indice typographique, avec notamment les guillemets ou les griffes ;
- le vocabulaire évaluatif : « troubles », « insatisfactions », « contraintes », « solitaire », « cloisonnement », « marginaux » ;
- l'indice stylistique, avec des figures de rhétorique significative d'une présence : ex : « fruits amers du gigantisme » = métaphore.

Avons-nous des allusions revoyant au destinataire de son propos ?

- oui, nous en avons :

- les nombreux « on » qui parcourent le texte (pas tous) ;
- le « nous ».

Pouvons-nous avoir des traces renvoyant au moment de l'énonciation ?

- le texte étant au présent et posant une question d'actualité, nous déduisons que le fragment est contemporain à notre époque ; c'est un texte récent.

Où parle l'énonciateur ?

- on peut dire qu'il parle en France, dans un ouvrage, un magazine ou un journal.

Que pouvons-nous retenir lorsque nous devons examiner l'énonciation dans un texte, notamment argumentatif ?

Formalisation :

L'examen de l'énonciation dans un texte argumentatif est un moment important où on cherche à saisir la distance existant entre le locuteur et ses propos. A ce titre, on pose les cinq questions cardinales : qui parle ? A qui ? Où ? Quand ? Comment ? Les réponses à ces questions vont suffisamment orienter la compréhension. Ainsi, on y répondra en s'appuyant sur les indices personnels, typographiques, lexicaux, stylistiques et les temps verbaux, notamment. Ces différents éléments permettent de mieux saisir la performance des idées à la source desquelles s'alimente le texte.

Exercice d'application :

Etudiez le système énonciatif dans le texte suivant.

Réinvestissement :

Texte à traiter à la maison. Même consigne, à savoir, étudier l'énonciation dans ce texte.

L'école doit – elle fabriquer des internautes ?

Internet a – t – il des intérêts à l'école ? Nul n'est capable de répondre sérieusement à cette question, parce qu'Internet en milieu scolaire ne revêt aucun Internet tant qu'on s'en tient fermement à la conception républicaine et humaniste de l'école. A l'école, il vaut mieux étudier Shakespeare et Descartes que d'apprendre à se servir ce dont on aura toujours le temps des outils informatiques, que de s'exercer à naviguer sur le Web. Pauvreté d'Internet, lorsqu'il est comparé à la haute culture livresque : sur le Web, on ne communique pas, on échange, essentiellement des informations et des banalités, on ne se place pas à des carrefours, on circule, on suit des autoroutes et on emprunte des échangeurs.

L'illusion d'Internet : très performant dans des domaines professionnels hyperspécialisés, cet outil devient aussi indigent que la télévision dès que, touchant le grand public, il se transforme en objet de consommation. Si la télévision est le chewing – gum de l'œil, Internet est celui de l'esprit. Tout se passe comme si, à l'image des supermarchés, des halls d'aéroport, des fast – foods, des voies rapides, rocades et autres périphériques, Internet était un de ces endroits de transit maximum et de lien social minimum.

A l'école, l'élève doit réserver son temps (école vient de scholè qui signifie loisir) pour entrer en contact avec ce monde de l'esprit, dont il ne sera plus jamais question dans sa vie d'adulte, pas plus au bureau qu'à l'usine, sur le lieu de travail qu'autour du stade ou devant l'écran de télévision : la pensée, la poésie, le théâtre, bref la gratuité de l'exercice de l'intelligence.

Que l'on accorde à l'enfant et à l'adolescent le droit d'ignorer l'usage de ce qui asservira sa vie ! Son existence entière sera envahie par l'Internet. Qu'on l'en préserve au moins le temps d'étudier les humanités !

Par définition, le temps scolaire s'identifie au temps de loisir : il ne convient pas de le saturer avec ce qui accompagnera tout le reste des jours de la personne. Il est préférable de l'occuper avec ce qui ne sert à rien, qui est cependant la nourriture la plus propre à façonner un homme.

R. Redeker, *Le monde*, 12 Septembre 1997.

Fiche 5 : La tonalité

Objectif opérationnel :

A la fin de la séance, l'élève doit être capable d'identifier la tonalité dans un texte argumentatif.

Pré-requis :

Qu'entend-on par tonalité d'un texte ?

- C'est l'ambiance globale, à travers les sentiments suscités, qu'il relaye.

Est-il important de l'examiner dans un texte ?

- Oui, car il met en évidence les rapports de force, le ressenti, ou même les enjeux de l'extrait..

Déroulement :

Support

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort nécessaire. D'abord, — parce qu'il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore. — S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpétuelle suffirait. À quoi bon la mort ? Vous objectez qu'on peut s'échapper d'une prison ? Faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries ?

Pas de bourreau où le geôlier suffit.

Mais, reprend-on, — il faut que la société se venge, que la société punisse. — Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

La société est entre deux. Le châtement est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas « punir pour se venger » ; elle doit corriger pour améliorer. Transformez de cette façon la formule des criminalistes, nous la comprenons et nous y adhérons.

Reste la troisième et dernière raison, la théorie de l'exemple. — Il faut faire des exemples ! Il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter ! — Voilà bien à peu près textuellement la phrase éternelle dont tous les réquisitoires des cinq cents parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien ! Nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'édifier le peuple, il le démoralise et ruine en lui toute sensibilité, partant toute vertu. Les preuves abondent, et encombreraient notre raisonnement si nous voulions en citer. Nous signalerons pourtant un fait entre mille, parce qu'il est le plus récent. Au moment où nous écrivons, il n'a que dix jours de date. Il est du 5 mars, dernier jour du carnaval. À Saint-Pol, immédiatement après l'exécution d'un incendiaire nommé Louis Camus, une troupe de masques est venue danser autour de l'échafaud encore fumant. Faites donc des exemples ! Le mardi gras vous rit au nez.

Victor Hugo extrait de la préface de *Le dernier jour d'un condamné*, 15 mars 1832

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Sur quoi porte ce texte ?

- Il porte sur la condamnation à mort.

Comment s'énonce le locuteur pour faire passer sa thèse ?

- Il s'énonce par la désignation du destinataire, supposant l'émetteur et par certaines indications typographiques, comme les points d'exclamation..

Regardons attentivement comment la thèse est mise en évidence, en nous appuyant sur les arguments.

- Nous constatons que le texte opère de façon progressive par paire d'arguments opposés ; à chaque argument correspond un contre-argument.

Et par quoi commence le texte ?

- . Une lecture attentive nous permet de comprendre qu'il s'agit de la thèse adverse. L'emploi de « ceux » révèle une certaine distance ou, mieux, une exclusion du locuteur. Donc, le texte comporte deux thèses.

Avons-nous un autre élément qui peut faire penser à une opposition ?

- Nous avons l'ironie qui parcourt le fragment.

A partir de ces indications, de quelles tonalités peut-on parler à la lecture de cet extrait ?

- Nous pouvons parler de la tonalité polémique (« guerre » entre deux thèses), de la tonalité ironique (usage abondant de l'antiphrase) et de la tonalité didactique (leçon sur un phénomène ayant fait l'objet de vifs débats).

Enfin, que pouvons-nous retenir dans le cadre de l'examen de la tonalité pour des tonalités d'un texte argumentatif ?

Formalisation :

Pour analyser la tonalité dans un texte, notamment argumentatif, il importe, à la suite d'une bonne lecture, d'identifier sa thèse et de voir si une autre s'y oppose. Ensuite, on peut s'intéresser aux procédés d'écriture permettant de révéler les intentions de l'auteur. Par ailleurs, les champs lexicaux significatifs peuvent orienter dans ce sens. Notons enfin qu'il existe plusieurs tonalités (polémique, ironique, satirique, lyrique, humoristique, comique...) et qu'un même texte peut être traversé par plus d'une tonalité.

Exercice d'application :

Analysons l'ambiance tonale dans ce texte, en nous appuyant sur des indices précis.

Jeunes et Jeunes

Une habitude perverse s'est installée dans le langage parlé et imprimé, en France et ailleurs, pour relater la violence d'une partie de la jeunesse : celle de ne pas qualifier les délinquants et les criminels, et de les désigner par l'un des mots les plus chargés de promesses du vocabulaire, les « jeunes ».

Or ce ne sont pas n'importe quels « jeunes » qui insultent et crachent au visage des chauffeurs de bus, ce sont de jeunes voyous .Ce ne sont pas des « jeunes », qui extorquent des blousons et de l'argent à des lycéens, ce sont de jeunes voleurs .Ce ne sont pas n'importe quels « jeunes » qui lancent des pavés dans les vitrines, mais de jeunes casseurs .Ce ne sont pas tous les jeunes qui incendient les voitures, mais de jeunes incendiaires .Enfin, ce n'est pas toute la jeunesse qui tue à coups de couteau, de massue et de fusil, mais quelques jeunes assassins.

Il est donc injuste d'amalgamer par le même vocabulaire une minorité de diverses catégories d'asociaux et une majorité de jeunes citoyens normaux et loyaux. C'est non seulement un abus de langage, mais une atteinte à la dignité et aux droits des plus nombreux. C'est, à leur égard, diffamatoire.

C'est une injustice consistant à innocenter de jeunes coupables et à culpabiliser de jeunes innocents, à impliquer l'immense majorité de la population jeune dans une présomption de culpabilité collective qui les stigmatise. Il y aurait, certes, lieu de stigmatiser des voyous, des voleurs, des incendiaires, des assassins, qualifications qu'au fond même les auteurs de ces délits et de ces crimes n'arboreraient pas tous fièrement. Au lieu de quoi, on élève ces « jeunes » dévoyés sur le pavois de l'impunité en bagatellisant leurs méfaits ; comme s'il était normal et inéluctable de casser, de brûler, de tuer avant de se « ranger »...

Mais l'immense majorité des français ne sont ni des délinquants ni des criminels. L'immense majorité des jeunes non plus.

Que penseraient, que diraient, que feraient d'autres catégories d'humains si l'on usait à leur égard tant de désinvolture, si l'on amalgamait les français délinquants et criminels avec tous les français, pour stigmatiser les « français » et engendrer l'idée d'une équivalence entre Français délinquants et criminalité ?

Il ne s'agit pas seulement d'un emploi impropre de mots. « On a bouleversé la terre avec les mots », a écrit Alfred De Musset, dans *A quoi rêvent les jeunes filles ?* Avec les mots détournés de leur sens, on est en train de bouleverser le monde civilisé.

La vérité, disait Marguerite Yourcenar, est une exactitude. Il faut dire l'exacte vérité : des voyous, des casseurs, des incendiaires, des assassins sont à l'œuvre parmi la jeunesse. Il faut stigmatiser, punir les coupables. « Les » jeunes sont innocents.

Paul GINIEWSKI, *Le Figaro*, Janvier 1999.

Réinvestissement :

Faire le même travail en se basant sur le texte suivant.

L'école doit – elle fabriquer des internautes ?

Internet a – t – il des intérêts à l'école ? Nul n'est capable de répondre sérieusement à cette question, parce qu'Internet en milieu scolaire ne revêt aucun Internet tant qu'on s'en tient fermement à la conception républicaine et humaniste de l'école. A l'école, il vaut mieux étudier Shakespeare et Descartes que d'apprendre à se servir ce dont on aura toujours le temps des outils informatiques, que de s'exercer à naviguer sur le Web. Pauvreté d'Internet, lorsqu'il est comparé à la haute culture livresque : sur le Web, on ne communique pas, on échange, essentiellement des informations et des banalités, on ne se place pas à des carrefours, on circule, on suit des autoroutes et on emprunte des échangeurs.

L'illusion d'Internet : très performant dans des domaines professionnels hyperspécialisés, cet outil devient aussi indigent que la télévision dès que, touchant le grand public, il se transforme en objet de consommation. Si la télévision est le chewing – gum de l'œil, Internet est celui de l'esprit. Tout se passe comme si, à l'image des supermarchés, des halls d'aéroport, des fast – foods, des voies rapides, rocade et autres périphériques, Internet était un de ces endroits de transit maximum et de lien social minimum.

A l'école, l'élève doit réserver son temps (école vient de scholè qui signifie loisir) pour entrer en contact avec ce monde de l'esprit, dont il ne sera plus jamais question dans sa vie d'adulte,

pas plus au bureau qu'à l'usine, sur le lieu de travail qu'autour du stade ou devant l'écran de télévision : la pensée, ma poésie, le théâtre, bref la gratuité de l'exercice de l'intelligence. Que l'on accorde à l'enfant et à l'adolescent le droit d'ignorer l'usage de ce qui asservira sa vie ! Son existence entière sera envahie par l'Internet. Qu'on l'en préserve au moins le temps d'étudier les humanités !

Par définition, le temps scolaire s'identifie au temps de loisir : il ne convient pas de le saturer avec ce qui accompagnera tout le reste des jours de la personne. Il est préférable de l'occuper avec ce qui ne sert à rien, qui est cependant la nourriture la plus propre à façonner un homme.

R. Redeker, *Le monde*, 12 Septembre 1997.

D'autres fiches peuvent cibler des notions aussi techniques que les stratégies argumentatives, les raisonnements, les procédés oratoires, l'explication des expressions du texte, le résumé...

Disons enfin, à ce niveau, qu'au regard du caractère éminemment technique de l'exercice, le saucissonnage de ses constituantes apparaît nécessaire, pour mieux faire asseoir les savoirs.

Séquence : Rédaction

Fiche 6 : Introduction

Objectif opérationnel :

A la fin de la séance, l'élève doit être capable de rédiger les réponses de l'exercice (partie I)

Pré requis :

- Combien de parties compte l'étude du texte argumentatif ?
- Il en compte deux : la partie relative aux questions de compréhension et d'analyse, et le travail d'écriture.

Déroulement :

Dans les œuvres des artistes, dans leurs actes, dans leurs paroles ou dans leurs actes de parole, il est presque impossible de nos jours de ne pas y trouver des traces de sensualisme, du sexe. Cette situation est prégnante dans certaines œuvres, avec une dose si élevée qu'on se demande si l'art et le sexe ne constituent pas un couple indéfectible. Et le public, généralement, s'en régale. La fusion fait des émules. En réalité, pouvons-nous chercher à comprendre les causes d'une telle liaison ?

Le lien étroit entre l'art et le sexe ne fait l'objet d'aucun doute. Mais l'une des premières raisons de la situation est à l'évidence la primauté du sexe dans la vie quotidienne. Les psychologues et les psychanalystes pourront sûrement nous aider à mieux cerner notre phénomène. En effet, les questions sensuelles ont acquis une telle importance qu'elles passent pour être des éléments fondamentaux de notre vie. Regardons la télévision, miroir social, pour voir comment le sexe y abonde à travers les films, les émissions et les documentaires. Sortons de la fiction et retrouvons la réalité. Admirons l'habillement des uns et des autres. Nous verrons comment l'homme cherche à se mettre en valeur et à mettre en valeur son physique, ses formes, sa musculature, au point de chercher à révéler dans bien de cas des éléments sexualisants. Tant qu'un danseur sur scène, sur des estrades ou à la télévision, ne fait un geste qui fasse penser à des fantasmes, lorsque sa tenue ou ses propos ne disent pas tout, le consommateur approuve difficilement, de quelle que manière que ce soit. Le sexe, les relents sexuels ou sensuels intéressent ou font émouvoir.

En outre, le commerce développe sa logique. Aujourd'hui, qui veut vendre doit suivre le mouvement de l'histoire. Ainsi, de peur d'être une échoppe sans clientèle, l'homme est dans l'obligation d'offrir ce que veut le public. C'est donc dire que la place du sensuel est à prendre en compte si on veut avoir du succès dans le domaine artistique. Combien d'artistes musiciens ou danseurs ne travaillent pas leurs tenues de scène avec des desseins avoués? Certains d'entre eux en sont arrivés à dévoiler les parties intimes sur scène. Pensez à Petit Pays qui avait posé nu sur la pochette d'un album. Comme un silence. Il faut chercher à susciter de l'effet. Il faut intéresser et chercher à éblouir. Il faut montrer ce que veut le public. Awilo Longomba, Laura la Perle, Whitney Houston, Tchala Muana, entre autres, l'ont bien compris. Les chanteurs et danseurs d'Élone, d'Ilombo ou du linguala l'ont bien assimilé. N'en dites pas un mot aux écrivains gabonais Bessora, ni à Moussirou Mouyama. De même les tableaux de Picasso associent la dimension sensuelle aux évocations.

Par ailleurs, le plaisir de la contemplation est un aspect qui semble commun aux deux réalités. Dans les questions de sexe, comme dans celles liées à l'art, revient de façon incessante le plaisir. Il s'agit de la satisfaction de l'âme qui semble être envoûtée. L'esprit nage dans un

univers mirifique, capitale du plaisir. Cette magie, manifestation d'un état presque incontrôlable est bien réelle. L'hébétement devant un tableau procure un ravissement inégalable. Face à une scène particulière, un spectateur fait couler des larmes de joie ou celles traduisant un sentiment indicible. La page d'un texte qui fait voyager, apportant par exemple une intense joie ou un sentiment qui laisse entendre combien on peut vivre par procuration dans la délectation d'instant que procure une œuvre d'art. Le sexe ne donne pas d'autres sensations. Donc, ce dénominateur commun permet également de comprendre que l'art et le sexe cohabitent dans un rapport étroit. Ils créent un ravissement onirique.

Cette profusion du sensuel, du sexe ne va pas sans conséquence. Cela a d'ailleurs atteint un niveau qui inquiète à la fois les leaders en charge des questions d'éthique, de morale, voire d'éducation, jusqu'aux parents. Dans l'ancien temps, les préoccupations sexuelles relevaient du tabou. Il ne fallait pas les évoquer en public, devant des personnes d'un certain âge de surcroît. Que nous reste-t-il aujourd'hui de cette vision ? Plus rien. La banalisation du sexe et sa vulgarisation semblent s'imposer. Dans les œuvres d'art, cela inquiète et fait en sorte que le public juge négativement certains artistes, parfois avec l'appui des institutions, estimant leurs produits d'une épaisseur éthique approximative. Tout comme, ils sont parfois jugés d'atteinte aux bonnes mœurs. Le public ou les garants des questions de mœurs peuvent parfois avoir la peau dure. Ces jugements jouent sur la côte de l'artiste, avec une incidence sur l'élément économique, les ventes.

Par conséquent, même si le sexe et l'art semblent liés, il importe que l'expression du sexe soit réduite, que Nzé-la-Panthère, Kaky Disco et autres Nina Carole soient moins crus dans leurs productions, de peur de blesser de nombreuses susceptibilités et d'être à terme renvoyés aux orties. Un code d'éthique pourrait mieux encadrer, au niveau national, malgré la porosité des frontières rendue évidente par la mondialisation, à travers ses différents câbles. A ce niveau, la mise en place des mécanismes de surveillance pourrait être une piste à explorer.

Honoré OVONO OBAME, *Misamu, novembre 2014.*

I. QUESTIONS D'ANALYSE ET DE COMPREHENSION (8 points)

1. Quel est le thème de ce texte ? Donnez la position du locuteur à ce sujet. (2 pts)
2. Examinez les éléments d'appui du locuteur pour faire passer la thèse convoquée. (2 pts)
3. Donnez le sens dans le texte des expressions :
 - *une échoppe sans clientèle ;*
 - *une épaisseur éthique approximative.* (2 pts)
4. Quel est le rôle du dernier paragraphe dans cette argumentation ? (2pts)

- Lecture modèle de l'enseignant ;
- Lecture mentale et individuelle des élèves.

Questions :

Analysons la première question. Quelles termes techniques comporte-t-elle et quelles en sont les tâches pédagogiques attendues ?

- Les termes techniques sont : le thème et la position du locuteur.
Essayons de produire la réponse attendue.

- En nous fondant sur la récurrence du champs lexical de l'art et du sexe, avec des mots comme « sensualisme », « sexe », « sensuelle », « sexualisants », « art », « artistes », « fantasmes », « plaisir », nous pouvons déduire que le locuteur évoque le question du rapport sexe et art.
A ce sujet, il pense que ce lien devient très étroit aujourd'hui au point où on peut rarement trouver l'un sans l'autre.
Qu'est-ce qui caractérise notre précédente réponse ?
- Il y a la rédaction entière et le souci de précision, en apportant des preuves de ce qu'on avance.
- Pour passer aux questions suivantes, doit-on respecter leur ordre ?
- C'est une exigence officielle et méthodologique, car les questions sont progressives dans leur disposition et suivre ce sens évite au correcteur de se perdre dans la correction.

Que pouvons-nous retenir des principes qui doivent guider la rédaction des réponses aux questions ?

Formalisation :

Pour répondre aux questions du texte argumentatif, les éléments produits doivent l'être dans des phrases entières. On évitera des structures incomplètes, des phrases nominales ou celles étant très laconiques. Il importe de donner le maximum de précisions possibles pour convaincre de la pertinence de la réponse. Ensuite, l'ordre des réponses doit être conforme à celui des questions, pour être en harmonie avec les orientations officielles et méthodologiques.

Exercice d'application :

Répondre aux questions du texte suivant.

Quel écrivain gabonais vit de sa plume ? Par « vivre » ici, il faut entendre payer son loyer, scolariser ses enfants, se faire soigner, prendre du bon temps, bref satisfaire ses besoins grâce aux retombées financières générées par son activité d'écrivain. Personnellement, nous n'en connaissons pas. Il se susurre que, peut-être, Sandrine Bessora sortirait du lot, en tirant son épingle du jeu sous d'autres cieux. Justement son champ littéraire diffère du nôtre. Au cas où cette information serait avérée, cela ne devrait surprendre personne. Lorsque vous êtes publié par un grand nom de l'édition française, et que vos ouvrages sont au bout d'un an ou deux convertis en édition de poche, on peut sans trop grand risque de se tromper soutenir cette thèse.

Mais comment expliquer cette situation ? Les raisons en sont nombreuses. Nous n'en signalerons que quelques-unes, faute d'espace.

D'abord le contexte. L'environnement socioculturel gabonais n'est pas très favorable à la vie du livre et de l'écrivain. Non qu'il l'empêcherait d'écrire ou de se faire publier, mais son lectorat ne répond pas toujours présent à son appel. Les Gabonais en général lisent (combien sont ceux qui n'hésitent pas à vous demander de leur prêter l'ouvrage qu'ils vous voient lire ou citer, alors qu'il est largement disponible dans le commerce local ?) mais vont très peu de leur propre chef, par pure curiosité, découvrir et s'offrir les dernières parutions. Le plus surprenant est que cela concerne même des catégories socioprofessionnelles dont l'amitié avec le livre devrait pourtant aller de soi : enseignants, journalistes, hommes de loi, religieux,

éditeurs, bibliothécaires, libraires, publicitaires, cinéastes, écrivains, etc. Dès lors, qu'est-ce qu'écrire si on n'est pas lu ?

Ensuite, le prix du livre. L'éternel écueil. L'argument béton contre lequel on reste sans voix si l'on voulait inviter au voyage de la lecture certaines personnes. Cet argument sauvage et respectable ne saurait au grand jamais être balayé d'un revers de la main. Il participe de l'environnement socioéconomique. Le fameux pouvoir d'achat, effectivement. Quand un livre vaut plus de dix mille francs, il devient, sous les tropiques, aristocratique. Un produit de luxe, auquel n'accède pas n'importe qui. Cette discrimination est mortelle pour tout le monde. Mais comment expliquer à ces lecteurs désargentés, hésitants ou rétifs qu'il est des dépenses incompressibles dans la fabrication du livre qui font que le prix de revient ne peut être au minimum que celui affiché et que l'écrivain (qui le déplore) n'y gagne pas grand-chose ?

En outre, l'absence d'une politique du livre. Les autorités politiques auraient pu aider à la commercialisation du livre gabonais à des prix abordables en le subventionnant. Ou contourner le problème, en ouvrant massivement des médiathèques ou des centres de lecture et de loisirs, qui seraient fréquentés par les amis et les curieux du livre. Les Centres de lecture et d'animation culturelle (qui sont avant tout sous l'égide de la Francophonie) peuvent servir de modèle, à condition de les enrichir davantage en dotation d'ouvrages et de les agrandir. Il est des Clac qui font de la peine à voir, comme celui d'Oyem, confiné dans un espace riquiqui. Les bibliothèques universitaires, si elles se respectaient, en ouvrant leurs portes et en proposant des livres divers et variés à tous les publics, pourraient aussi contribuer à l'accès au livre.

Enfin, l'Education nationale. L'amour des livres, ou de n'importe quelle activité constructive, se cultive tôt. Ici, l'Education nationale manque cruellement à ses devoirs de formation et d'éducation, en n'initiant pas sérieusement à l'amour du livre dès les petites classes. Si on n'a pas pris, matinalement, l'habitude de lire et d'aimer ça, on a très peu de chance de saluer par un « merci l'artiste » ces écrivains qui nous construisent.

RN, l'Union n° 11118 du 28 décembre 2012, in « Société et culture »

I. Questions d'analyse et de compréhension (8 points)

1. Quel est le thème de ce texte ? Justifiez-le par le repérage d'un champ lexical y relatif? (2 pts)
2. Etudiez à travers trois paramètres la stratégie argumentative du locuteur.(2 pts)
3. Analysez les occurrences du pronom « on » dans le dernier paragraphes.(2 pts)
4. (2 pts)

II. Travail d'écriture (12 points)

Dans son article, R.N. affirme que « rien ne pousse à lire » à l'ex-gare routière. Vous étayerez cette posture.

Réinvestissement :

Même consigne.

« L'espoir pour demain ? »

Le gigantisme des cités apporte son cortège de troubles, d'insatisfactions, de contraintes à subir.

Le temps perdu d'abord. Dans les files de voitures immobilisées à touche - touche, que faire d'intéressant ? C'est un véritable esclavage, sauf pour les puissants qui téléphonent de leur voiture, dictent des lettres, presque comme au bureau.

La monotonie et l'ennui ensuite, dus à la répétition des formes dans la construction des immeubles : d'où une banalisation qui est une forme d'esclavage.

Un des fruits amers du gigantisme, c'est la solitude, le rejet. On est beaucoup plus seul dans une grande cité que dans un de nos villages. On se croise dans les rues, par milliers parfois, sans se rencontrer une seule fois. On peut, si l'on vit sans famille, ce qui est le cas de beaucoup, être malade, mourir chez soi, sans que personne le sache. D'où un terrible anonymat dans la vie, dans la souffrance, dans la mort.

Je connais deux femmes seules, âgées, l'une à Paris, l'autre en Bourgogne, à la campagne. Cette dernière vit dans sa petite maison. Son mari est décédé. Ses enfants sont loin et ne viennent parfois qu'à l'occasion des vacances. Elle marche très difficilement, reste toujours chez elle (elle a heureusement la télévision). Pourtant, elle ne se plaint pas, ses voisins passent chaque jour sur la route devant sa porte, ils entrent. Cette chaleur amicale la réchauffe.

La parisienne, dans son petit " deux pièces " du quartier des Archives, est désespérément solitaire. Pratiquement pas de visites. Comme elle perd un peu la tête, ses voisins redoutent qu'elle n'ouvre par mégarde le robinet du gaz ou ne mette le feu. Ils souhaitent presque sa disparition.

Alors, on cherche à parquer les vieillards. Ils passent entre eux la fin de leur existence, sans participation à l'animation quotidienne, tandis qu'au village le vieux reste intégré à la ferme. On ne les parquait pas, on était habitué à leur présence.

Le gigantisme inhumain rejette les marginaux.

Nous devons à tout prix éviter ce cloisonnement, cette forme de " ségrégation " indigne des civilisés. Déjà des groupements se constituent pour la réinsertion du 3^{ème} et du 4^{ème} âge. Mais la structure de nos grandes villes ne s'y prête guère.

Louis LEPRINCE-RINGUET, *L'espoir pour demain ?*

1 Quel est le thème de ce texte ? Quelle est la thèse de l'auteur sur ce thème ?

2 Relevez les arguments utilisés par l'auteur.

3 Quels exemples illustrent ses arguments ?

D'autres fiches peuvent porter des aspects de la rédaction du travail d'écriture, en fonction de son type. Pour les travaux d'écriture de type argumentatif, se référer aux éléments de la troisième partie de ce document.

Ajoutons que tous les travaux d'écriture n'ont pas un caractère argumentatif. C'est la raison pour laquelle, les enseignants doivent préparer les élèves à faire des productions diverses, notamment des « documents d'intérêt pratique » : lettre, plainte, oraison, discours politique, prêche, article de presse, compte rendu, procès-verbal...